

WET ! - stations urbaines #1. UN THEATRE PENTAGONE- RE- WET !

À qui profite le crime ?

D'une certaine manière, les objets jelinekiens travaillés par Maya Bösch se répondent les uns les autres. Ainsi des trois derniers: d'abord *Wet !*, un spectacle joué dans une serre par trois comédiennes au lever et au coucher du soleil ; puis *stations urbaines #1. UN THEATRE PENTAGONE*, installation sonore de la pièce *Ein Sportstück* posée sur le toit de St-Gervais ; enfin cette récréation prévue pour janvier 08 : *RE-Wet !*, greffe des deux courts essais de *Wet!* dans la *black box* du Grütli : mêmes textes caustiques, mêmes comédiennes, mais dramaturgie différente. En quoi ? C'est là que la séquence des trois propositions scéniques est révélatrice.

Le spectateur porté aux nues

On peut toujours se demander chez Jelinek, passionnée de romans policiers : à qui profite le crime, à qui profitent la sape de cette écriture, l'ironie de cette écriture ?

Prenons les deux dramuscules qui forment le corps textuel de *Wet !* et *RE-Wet !*: dans *Sens : indifférent. Corps : inutile*, l'ironie profite à l'auteur. C'est l'auteur qui est posé au centre de tout acte théâtral, omnipotent, abuseur, intouchable, premier, même s'il puise à la grande foule de ses devanciers ; dans *Je voudrais être légère*, c'est au spectateur que les mots profitent, au sens presque nourricier du terme puisqu'on le voit, ce spectateur, grandir, enfler au fil d'un argumentaire fantaisiste qui s'invente sous nos yeux. Jusqu'à cette lapalissade éhontée qui renvoie toutes les théories sur le comédien dos à dos : « Seul le spectateur est vrai. ».

Ainsi, qu'est-ce que *Wet !* ordonne : « Qu'il (*le comédien*) débarrasse les planches ! » ; que l'auteur et le spectateur, magnifiés, occupent le terrain !

Manière forte, et ironique bien sûr, de court-circuiter toute analyse de l'illusion théâtrale centrée sur le jeu.

Ce spectateur porté aux nues, Maya Bösch l'invente littéralement dans *Un théâtre pentagone*. Soit 5 heures de texte travaillées par 13 comédiens pendant 4 mois dans une cabine d'enregistrement et présentées en installation sonore et visuelle pour un spectateur à la fois. Seul le spectateur est vrai. Posté dans le ciel genevois, isolé face à la ville, matraqué par la prolifération des voix d'*Ein Sportstück*, le spectateur est celui de qui tout part et à qui tout arrive, un noyau sensoriel *sur-puissant* qui ne cesse toutefois de se poser des questions sur ces égards *œil-du-prince* qui lui sont faits, au nom d'une vérité suprême qu'il incarnerait.

L'auteur placé au centre

Et dans ce *Sportstück* de plein ciel pour un spectateur vrai, quelle figure trouve-t-on constamment pointée, mise à la question, contaminant peu à peu tout le texte ? « Madame l'auteure », cette « femme au goût bruyant ».

Maya Bösch l'introduit donc en plein centre de *RE-Wet !* puisque le cœur scénographique de ce spectacle sera une (vraie) auteure au travail. Chaque soir, une auteure sera là pour écrire en direct sur le théâtre, pour répondre de sa fonction de dramaturge (au sens allemand de *dramatiker*, auteur de théâtre), pour examiner les pouvoirs du scripteur théâtral. Histoire d'ouvrir une discussion fondamentale sur la représentation et sur les différentes fonctions de la pratique théâtrale.

Et le comédien brocardé

Ainsi, le comédien se retrouve-t-il à nouveau excentré. Après avoir été physiquement effacé dans un *THEATRE PENTAGONE* (encore que les voix de *stations urbaines #1* soient terriblement musclées, nerveuses, carnées), le voici repoussé dans *RE-Wet !* vers les marges de l'acte théâtral. Et c'est bien cette dramaturgie-là qui va structurer la pièce : la bataille de trois comédiennes, qui commencent à parler le texte dans des vitrines jouxtant la salle de spectacle. Bataille pour prendre place, au moins acoustiquement, dans un espace a priori donné à des auteurs et à des spectateurs, véritables alliés du vrai.

Comme si Jelinek suggérait une lutte des classes théâtrale, engluée dans ce sado-masochisme propre aux relations scéniques. Lutte entre celui qui donne les mots, celui qui les transmet et celui qui finalement les reçoit. Qui a le pouvoir ? Et quel pouvoir ? Car tout se calque chez Jelinek sur le modèle dominant-dominé.

Dramaturgie du conflit donc, entre les trois instances fondatrices du théâtre : celui qui écrit, celui qui parle et celui qui écoute. Avec toujours la même question fondamentale : comment dire une langue qui prend tout à la fois la place du personnage et du comédien (« Les acteurs sont la parole, ils ne parlent pas ») ? Comment habiter sur scène un corps donné dès le titre pour inutile ?

Dans *Wet !*, il y avait paradoxe. Paradoxe de trois actrices qui viennent dire qu'elles ne peuvent rien dire. Dans *RE-Wet !*, il y aura extension de la zone de combat, conquête de l'espace. Et production de commentaires sur le théâtre.

